



# Camus parle

Une affaire Camus ?  
1994 de l'auteur de  
aux poudres. Trois  
d'une émission de  
rarement, défendus,  
radios et une flopée  
encore de «vomi digi  
jusqu'à présent, le p

**R**enaud Camus se tait. C'  
«Pétainiste», «antisémite  
uns des articles qui lui  
consenti dans *Libération*  
caractère «disproportionn  
inscrit aux abonnés ab

L'étonnant est qu'on ne s'en étonne p  
sionnel et polygraphe. Sur son site  
ligne une poignée de réponses. Les  
au repli dédaigneux dans son châte  
on connaît peut-être les rêves de n  
trompeuses : les journaux auxquels  
ont jusqu'à présent refusé la publica  
Commencer, donc, par s'inquiéter  
cusé. L'attaque dont fait l'objet Cam  
remet pas. S'il la conteste, qu'il puis  
parole lui est aujourd'hui doublém  
tions Fayard ont décidé de retirer d  
fusés de *La Campagne de France*, i  
de l'écrivain pour savoir l'objet du  
n'avait rien lu, on ne lui avait rien  
raisons pour lesquelles l'éditeur h  
publication de ce volume – passons  
qu'il n'y a d'autres pièces à com  
textes incriminés. Or les comment  
parle de «négationnisme» – et qu  
cilleux croient se souvenir de Six  
comme des méditations sur la Sho  
le crime d'antisémitisme est trop  
autre, tout aussi grave, mais qui r  
Poirot-Delpech, dans *Le Monde*, pr  
«il y a trop de Juifs» (*prélude h*  
qu'importe si l'expression est inh  
*France*, puisqu'il est devenu difficil  
regrette que la langue d'un écrivai  
les conséquences d'un tel dérapag  
On pourrait s'arrêter là pour prés  
la justice et la haine du lynchage.  
plus tranquille. Mais ce serait au  
parole à Camus, dans le contexte  
prendre position. Ses détracteurs  
Encore faut-il que cette position so  
retien s'explique à son tour.  
Ce serait l'histoire d'un jeune hom  
pas tout à fait par hasard, un livr  
Fnac avait bizarrement rangé au r  
n'a jamais pu se résoudre à :  
«kachrien» – à l'époque, déjà, il tr

Une affaire Camus? La sortie en librairie, début avril, du journal de l'année 1994 de l'auteur de «Tricks», intitulé «La Campagne de France», a mis le feu aux poudres. Trois passages du livre, consacrés aux «collaborateurs juifs» d'une émission de France Culture, ont été commentés, condamnés ou, très rarement, défendus, à longueur de colonnes. Un ministre, deux patrons de radios et une flopée d'éditorialistes ont parlé d'antisémitisme, de pétainisme ou encore de «vomi digne de l'Action Française». Mais on n'avait pas entendu, jusqu'à présent, le principal intéressé. Dossier réalisé par Philippe Mangeot et Thomas Doustaly / Photos Michel Monteaux

**R**enaud Camus se tait. C'est, en tout cas, ce qu'il paraît. «Pétainiste», «antisémite radical», si l'on en croit quelques uns des articles qui lui ont été consacrés, Camus aurait consenti dans *Libération* quelques mots hautains sur le caractère «disproportionné» de la polémique, puis se serait inscrit aux abonnés absents (lire encadré page 83). L'étonnant est qu'on ne s'en étonne pas : l'homme est batailleur, obsessionnel et polygraphe. Sur son site internet, Renaud Camus a mis en ligne une poignée de réponses. Les apparences pourraient faire croire au repli dédaigneux dans son château cybernétique d'un écrivain dont on connaît peut-être les rêves de roi fou. Mais les apparences sont trompeuses : les journaux auxquels ces réponses ont été envoyées en ont jusqu'à présent refusé la publication.

Commencer, donc, par s'inquiéter de tout procès instruit sans l'accusé. L'attaque dont fait l'objet Camus est d'une gravité dont on ne se remet pas. S'il la conteste, qu'il puisse au moins s'en défendre. Or, la parole lui est aujourd'hui doublement soustraite : depuis que les éditions Fayard ont décidé de retirer de la vente tous les exemplaires diffusés de *La Campagne de France*, il faut s'en remettre aux détracteurs de l'écrivain pour savoir l'objet du délit. Le vice-président de Fayard n'avait rien lu, on ne lui avait rien dit, et il ne s'était pas inquiété des raisons pour lesquelles l'éditeur habituel du *Journal* avait refusé la publication de ce volume – passons. Ce qui importe aujourd'hui, c'est qu'il n'y a d'autres pièces à conviction que les commentaires des textes incriminés. Or les commentaires vont bon train : Laure Adler parle de «négationnisme» – et qu'importe si des lecteurs plus sourcilleux croient se souvenir de *Six prayers* ou du *Discours de Flaran* comme des méditations sur la Shoah. Laure Adler devrait savoir que le crime d'antisémitisme est trop grave pour être remplacé par un autre, tout aussi grave, mais qui ne lui est pas équivalent. Bertrand Poirot-Delpech, dans *Le Monde*, prête à Renaud Camus l'expression, «il y a trop de Juifs» (prélude habituel du «mort aux Juifs») – et qu'importe si l'expression est introuvable dans *La Campagne de France*, puisqu'il est devenu difficile d'aller le vérifier. Poirot-Delpech regrette que la langue d'un écrivain puisse à ce point «fourcher», et les conséquences d'un tel dérapage. À bon entendre...

On pourrait s'arrêter là pour présenter l'entretien qui suit : invoquer la justice et la haine du lynchage. Ce serait très digne et sans doute plus tranquille. Mais ce serait aussi faux qu'insuffisant : donner la parole à Camus, dans le contexte actuel, c'est, de toutes les façons, prendre position. Ses détracteurs le savent mieux que quiconque. Encore faut-il que cette position soit qualifiée, et que l'auteur de l'entretien s'explique à son tour.

Ce serait l'histoire d'un jeune homme de 17 ans qui découvrit un jour, pas tout à fait par hasard, un livre intitulé *Notes achiennes* que la Fnac avait bizarrement rangé au rayon «Sexualités». Le jeune homme n'a jamais pu se résoudre à se désigner lui-même comme un «achrien» – à l'époque, déjà, il trouvait le mot trop précieux, lui pré-

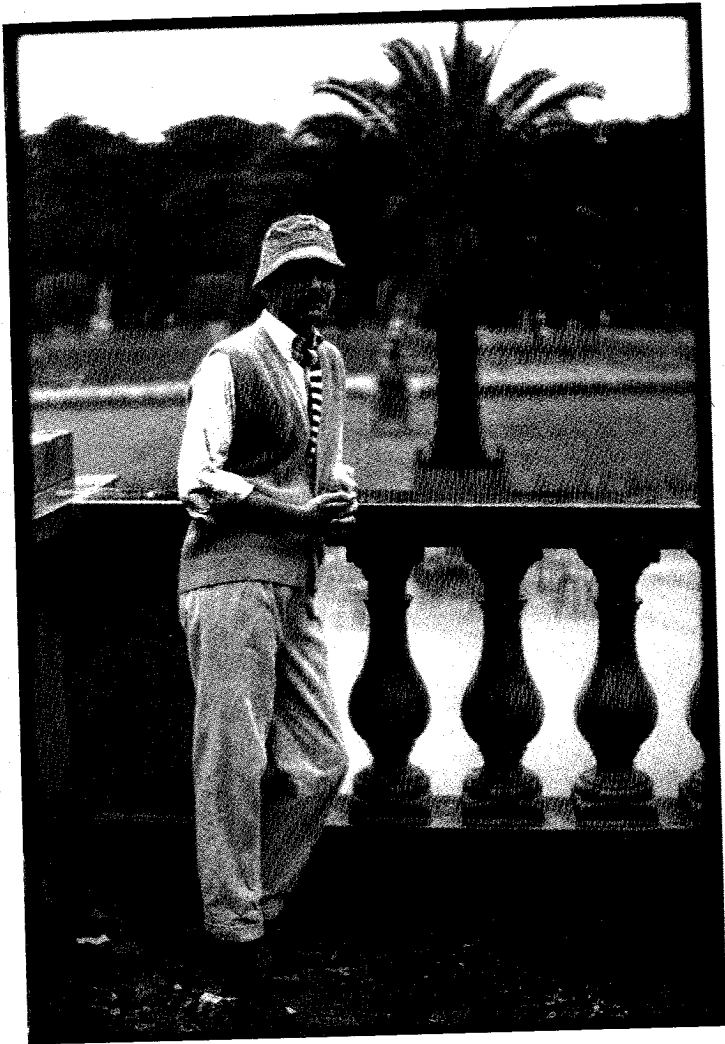
férait pour d'obscures raisons de sonorité l'anagramme «hinorce», que l'auteur réservait aux hétérosexuels, et soupçonnait l'intérêt qu'il y aurait un jour à reprendre à son compte, pour en désamorcer la violence, des mots aussi chargés que «pédé». Mais il doit à ce livre, qu'il offrit plusieurs fois comme on sort du placard, et aux ouvrages du même auteur qu'il lut dans la foulée, deux ou trois choses dont il présente qu'elles furent pour lui fondatrices : l'expérience joyeuse d'une homosexualité qui faisait peu de place à la transgression, et dont il parlerait désormais comme s'il n'y avait pas de problème, en ce qui le concernait ; un goût pour les codes et la politesse, qui sont une façon d'atténuer la brutalité des rapports sociaux, une préférence irrévocable pour la gentillesse, et une attention soupçonneuse aux miroitements du sens inscrits dans tout discours. Plus tard, le jeune homme prit un peu de distance avec d'autres textes qui, s'ils lui procuraient un plaisir égal, l'agaçaient chaque fois davantage. Non que l'auteur eût mal tourné ou trahi quoi que ce soit – si quelqu'un avait «tourné», c'était plutôt le jeune homme (il s'était engagé dans des expériences collectives auxquelles l'auteur opposait une espèce de rétivité silencieuse) : l'auteur, quant à lui, faisait du «sur-place», et creusait de livre en livre ce qui était déjà inscrit dans les premiers, jusqu'à fréquenter des zones que le jeune homme plus-tout-jeune goûtait peu : la passion des paysages lui semblait s'être approfondie en une forme de mystique terrienne, le goût pour les délicatesses linguistiques en ce qui ressemblait fort à une

défense du «génie» de la langue française, et la bienveillance intransigeante en la protection d'un pré-carré. Chaque fois, le jeune homme goupillait intérieurement

de longues lettres pour cet écrivain qui ne le connaissait pas, et auquel il aurait volontiers proposé de devenir son adversaire théorique préféré. C'était sa forme de fidélité. Car le jeune homme était d'une fidélité malade et parfois compromettante. On arrêtera là l'histoire du jeune homme. Disons juste, au risque de passer pour un imbécile inconséquent, qui devrait être plus fidèle à ses convictions qu'aux hommes et à ses souvenirs, que Renaud Camus m'a permis, un jour, de prendre la parole en mon nom, et que j'ai accueilli la proposition de *Têtu* de mener avec lui cet entretien comme une façon de m'acquitter d'une dette, et de lui rendre la pareille – c'est à-

Philippe Mangeot est professeur de lettres. Ancien président de l'association Act Up-Paris (1997-1999), c'est à ce titre qu'il est déjà intervenu dans les pages de *Têtu* (n°33, avril 1999) sur la question du outing au moment des débats sur le PaCS. Il est aussi cofondateur et membre du comité de rédaction de la revue *Yvonne*.

## UN ÉCRIVAIN DONT ON CONNAÎT LES RÊVES DE ROI FOU.



Renaud Camus en 1984, dans le jardin du Luxembourg / Photo Mistigris

dire la parole – au moment où elle lui est confisquée.

Camus était aux États-Unis quand nous avons fait cet entretien : il a donc été entièrement réalisé par mail interposé. L'arrangement, pour manquer de spontanéité, satisfaisait sans doute un familier de l'écrit, qui s'est manifestement méfié, si j'en crois la lenteur avec laquelle sont parvenues ses réponses, de chaque mot tapé sur son clavier, et des pièges qu'il pouvait receler. De mon côté, une incertitude jamais levée quant à l'objet et à la légitimité de cet entretien, et un balancement constant entre la crainte de la complaisance et le sentiment que j'avais de me conduire en Fouquier-Tinville en quête de je ne sais quel

## RENAUD CAMUS N'A PAS VOLÉ CE QUI LUI ARRIVE.

convaincu, autant de symptômes supplémentaires de l'antisémitisme dont on lui fait procès. Je l'ai fait moi aussi, et je croirais avoir trouvé si je ne me méfiais pas *a priori* de l'effet de sens induit par un tel entretien dans le contexte actuel. Dans toute affirmation on peut toujours entendre une dénégation – Catherine Tasca ne fait pas autre chose, qui dit voir dans les protestations d'innocence de Camus le signe de son antisémitisme. Oserai-je dire que je trouve cette lecture à la fois inévitable et dégueulasse.

Il faut ajouter que Renaud Camus n'a pas tout à fait volé ce qui lui arrive : car la question du sens, justement, de ses degrés et de ses valeurs, est au centre de son écriture. Qu'il consacre plusieurs para-

pas qu'on traquera les failles dans les réponses de Renaud Camus, et qu'on y trouvera, pour peu qu'on soit déjà

graphes de son journal aux «collaborateurs juifs du "Panorama" de France Culture», ou qu'il pose explicitement, pour s'en défendre, la question de l'antisémitisme de ses propos, ces passages sont aussitôt accompagnés par une série d'interrogations sur leur caractère éventuellement inadmissible, une série de justifications plus ou moins virulentes, une série de conjectures sur le scandale qu'ils ne manqueront pas de susciter. Et parce que, chez Camus, le sens est infini, infiniment compromis par son contraire, et ce contraire encore altéré par sa contradiction, l'écrivain en vient à formuler des propositions aussi fermes qu'intenables : ceux qui se croiront aux gémonies ; et seront encore moins que ceux qui le voueront d'accord avec lui le seront pas moins erronées, parce qu'elles auront cru pouvoir identifier un sens stable et unique dans ce qui n'est qu'un moment de son développement. Suis-je assez clair ?

Ce qui arrive aujourd'hui était prévisible, donc, et même prévu dans les pages incriminées. C'en est peut-être le premier problème : cette spirale du sens qui inscrit toute contestation dans son programme, au point de faire passer ses contempteurs pour des imbéciles au scandale forfaitaire, des lecteurs trop légers ou des censeurs bien-pensants.

Camus pousse aussi loin que possible la logique du journal intime, comme expérience et comme exposition permanente de soi-même – y compris dans ce que «soi-même» peut avoir d'idiot, de trivial et parfois d'inadmissible – mais aussi, et dans le même mouvement (qui n'est autre que le mouvement de l'écriture : c'est-à-dire de la possibilité de faire de sa pensée un objet d'expérience), comme lieu du soupçon de soi. C'est à la fois son intérêt et son risque. Car publier, c'est alors décider, arrêter en route le mouvement du sens, donner à une réflexion en cours (comme on dit d'une vitrine) la solidité d'une «pensée», et confier au lecteur le soin du sens, et du soupçon.

Ce serait faire injure à Renaud Camus que de supposer chez lui un quelconque penchant pour l'irresponsabilité du fait littéraire. Il me semble que son erreur (et le piège qui se referme aujourd'hui sur lui) est d'avoir cru que la responsabilité suppose nécessairement la possibilité d'en répondre – c'est-à-dire aussi de répondre à ses détracteurs. Je ne sais, à l'heure du bouclage de *Têtu*, si d'autres journaux finiront par lui donner la parole qu'il demande. Mais il faut entendre, dans le silence qui lui a été jusqu'à présent imposé, un refus de légitimer le débat dans les termes qu'il formule. Il n'y a pas, lui répond-on, de «remarque insignifiante» sur des Juifs, à moins d'émousser, en proposant des équivalences avec ce qui n'en a pas, un interdit dont, depuis la Shoah, chacun est dépositaire dans sa responsabilité personnelle. Dans les passages incriminés, une phrase me semble, à ce titre, inadmissible (j'emploie ce terme à dessein : Renaud Camus le revendique à l'occasion) : «Qu'on nous fiche la paix avec le terrorisme qui ne permet pas d'ouvrir la bouche, sur des questions de ce genre». Les linguistes nomment «performatif» ce type d'énoncé, qu'il suffit de produire pour que le sens visé soit immédiatement réalisé. Une telle phrase en effet est à l'opposé du travail jamais fini du sens et du soupçon que j'aime chez Camus. Car elle formule un ultimatum : prenez ce que je dis ou bien conduisez-vous comme des terroristes. C'est exiger un débat en en indiquant dans le même temps l'impossibilité. C'est discrediter d'avance l'adversaire au nom de la liberté de penser. L'adversaire avait beau jeu de prendre Renaud Camus au mot.

On le verra, Camus compare, au nom du «risque d'écrire» qui est «la dignité de l'écrivain», le fait de s'être affronté, à la fin des



# L'AFFAIRE CAMUS

**Avril 2000** Publication de *La Campagne de France Journal* 1994, chez Fayard. A trois reprises, Renaud Camus revient sur «les collaborateurs juifs» du «Panorama» de France Culture. Il regrette la «surreprésentation». C'est pour lui l'occasion de revenir sur le degré d'«admissibilité» de ses formulations, et sur l'impact que qu'on ne manquera pas de lui reprocher.

**13 avril 2000** Interrogé sur les raisons pour lesquelles *Le Monde* 1994 n'est pas édité chez POL, son éditeur habituel, Paul Otchakovski répond à *Liberation*: «Nous ne nous sommes séparés que par deux livres. J'ai fait une erreur de lecture à un moment donné et je suis allé à l'amèrement. J'ai confondu le discours et le commentaire sur le discours».

**18 avril 2000** Dans *Les Inrockuptibles* (n°239), Marc Wehmann reproduit les passages de *La Campagne de France* concernant les collaborateurs du «Panorama», et s'inquiète que *Liberation*, dans un article très élogieux sur Renaud Camus, ne les ait ni notés ni commentés.

**19 avril 2000** Laure Adler, directrice de France Culture, est interrogée sur les propos relatifs aux collaborateurs du «Panorama» «intervenir à l'antenne raciale». Jean-Marie Cavada, PDG de Radio France, indique qu'il a «décidé d'engager des poursuites judiciaires». Il condamne ceux qui tendent à établir une ségrégation à caractère racial ou religieux «entre les collaborateurs de la station France Culture». Catherine Tasca, ministre de la Culture, déclare les propos de Renaud Camus «non seulement choquants mais profondément inquiétants par les thèses qu'ils véhiculent et par la manipulation de l'opinion qu'ils cherchent à opérer». Elle ajoute que «comme bien des propagateurs des thèses antisémites [Camus] affirme qu'il n'est pas antisémite, mais [que], dans le même temps, il veut faire croire que le contenu des émissions pourrait être influencé par la composition des équipes».

**20 avril 2000** Les éditions Fayard retirent *La Campagne de France* de la vente et en rappellent tous les exemplaires diffusés.

**21 avril 2000** Interrogé dans *Liberation*, Renaud Camus juge la polémique «incroyablement disproportionnée» et dit ne regretter que le mot «race», qu'il emploie «au sens classique du français, comme chez Racine». Olivier Bétourné, vice-PDG de Fayard, explique qu'il n'avait pas lu le livre, mais précise qu'«il s'agit d'un domaine où il faut être extrêmement vigilant et radical». Paul Otchakovski indique que Renaud Camus n'est «ni raciste ni antisémite», mais qu'un désaccord sur *La Campagne de France* portait sur les passages relatifs au «Panorama», et s'abrite derrière le «secret professionnel» pour éviter une question sur d'autres manuscrits auparavant refusés.

**25-26 avril 2000** Dans *Le Monde*, Bernard Cornillon assimile la prose de Renaud Camus au «vomi de la droite française». «Le tri de Birkenau ne s'opérait pas sur d'autres critères», le lendemain, dans le même journal, l'écrivain Bernard Cornillon parle de Camus comme d'un «pétainiste attardé».

**29 avril** La majorité des participants au colloque «Renaud Camus, écrivain», qui s'est tenu à Yale, (États-Unis) appelle son auteur à l'écrivain. Quelques jours plus tôt, le département de français de la même université s'était publiquement désolidarisé des «organismes de l'antiracisme».

**2 mai 2000** Renaud Camus se voit refuser la publication d'un article dans *Le Monde* au motif que son texte «dépasse la ligne rouge». Le lendemain, *Liberation* écarte un autre texte de lui.

**3 mai 2000** Dans le même numéro du *Monde*, Bernard Cornillon analyse la «rhétorique antisémite» du discours de Renaud Camus, tandis que l'historien d'art Nicholas Fox-Weber regrette un «parade de citation pervers» qui «salit un homme honorable» selon lui insoupçonnable d'antisémitisme.

**3 mai 2000** Jean Daniel écrit dans sa chronique de *Nouvel Observateur* que Renaud Camus est «fait à fait antisémite» et dit craindre qu'il «n'en guérisse pas».

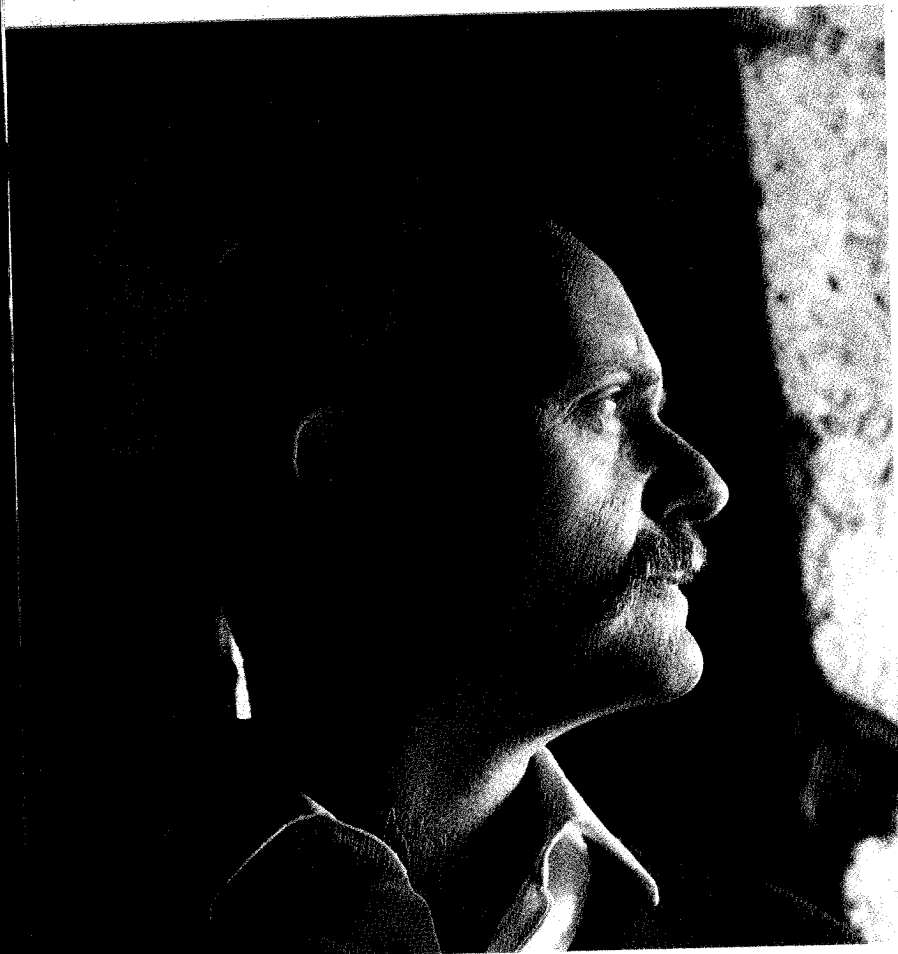
**13 mai 2000** Sous le titre «La trahison de Renaud Camus», Thomass Clerc invite Camus dans *Liberation* à redevenir «son petit damoiseau de la littérature française».

## ANATRELLA, LUI, PEUT PARLER SANS FAIRE DE REMOUS DE LA "SURREPRÉSENTATION DES HOMOSEXUELS".

années 70, à l'impossibilité de nommer l'acte sexuel entre deux garçons, et celui de transgresser aujourd'hui l'interdit qui pèse, dans certaines conditions, sur l'emploi de l'adjectif «juif». En dépit de ses précautions, et quelle que soit mon admiration pour un livre comme *Tricks*, j'avoue ne pas comprendre l'homologie: la responsabilité, ni du reste le sens, ne sont pas, je crois, strictes affaires de logique. C'est moins à l'aune de ce que sont ces textes de ce qu'ils font qu'il faut les comparer. Or si je vois combien *Tricks* a ouvert de perspectives et permis d'expériences, l'effet éventuellement libérateur des dernières pages de Renaud Camus me semble beaucoup plus obscur, et inquiétant.

Une chose, pourtant, reste comparable. Qu'en serait-il, demande Renaud Camus, s'il s'était dit agacé de la proportion «exagérément tendancieuse» de collaborateurs Italiens, Bretons ou homosexuels dans une émission supposée «généraliste»? Il n'y aurait pas eu de scandale, en effet. Qu'un écrivain réputé hétérosexuel écrive dans son journal qu'ils exagèrent un peu, les collaborateurs gays de telle ou telle émission généraliste, à la transformer en émission «communautaire», et il n'y aura qu'Act Up, le Centre Gay et Lesbien et Didier Éribon, sans doute, pour produire des communiqués de presse indignés qui ne seront évidemment reproduits par personne, sinon dans une brève de *Têtu*. Que ceux qui prétendraient le contraire réfléchissent au succès d'un Tony Anatrella, qui peut regretter sans faire de remous (chez Flammarion et dans les colonnes du *Monde*) la «surreprésentation des homosexuels» dans «les organismes de prévention du sida», ou disent quelle fut leur réaction quand Édith Cresson, alors Premier ministre, assura en public que «l'homosexualité [n'était] pas dans la tradition française». Je sais les haussements d'épaule que ces petits rappels ne manqueront pas de susciter; je les connais d'autant mieux que ce sont les mêmes qui ont accompagné les déclarations d'Édith Cresson et les textes de Tony Anatrella.

Que ce scandale suscité par *La Campagne de France* permette au moins de qualifier d'autres propos peut-être moins visiblement inadmissibles, et cependant insupportables. L'une des questions que pose, sinon Renaud Camus, en tous cas «l'affaire Camus», est celle du prix qu'il faut apparemment payer pour que certains textes et certaines déclarations apparaissent à tous dans leur dimension de scandale. Il se pourrait à ce titre qu'on fasse plus de cas, parfois, de la logique des bourreaux que de la douleur des victimes. C'est, là aussi, question de sens. • PM



## «L'origine est une raison d'aimer.»

Interview réalisée par courrier électronique, les 6 et 10 mai, par Philippe Mangeot, avec Thomas Doustaly.

**D**epuis votre réponse aux questions de *Libération*, on ne vous a plus entendu sur la polémique suscitée par *La Campagne de France*. Comment avez-vous accueilli les suites de cette «affaire Camus»?

Non seulement on ne m'a pas entendu mais j'ai même pu lire ici et là que «[je] me taisai[s]». En fait j'envoie communiqué sur communiqué à l'AFP, et autant d'articles aux journaux, qui ne les publient jamais. Pas plus tard que mercredi dernier *Libération* refusait un article de moi au motif que «la polémique ayant tendance à se calmer, on ne voulait pas la relancer». Mais quelle «polémique»? Il faut deux partis pour une polémique. Et ni moi ni ceux qui me soutiennent n'ont jamais pu avoir la parole, à la seule et notable exception de Nicholas Fox Weber, dont *Le Monde* a publié la lettre, très émouvante et noble — jamais je ne lui serai assez reconnaissant —, mais relevant plutôt du registre amical, émotionnel (Renaud Camus n'est pas du tout l'antisémite que vous décrivez à longueur de colonne; il est même tout le contraire). Et quel «retour au calme»? Le jour même où *Libération* refusait mon article, pourtant parfaitement mesuré dans ses termes, paraissaient l'éditorial de Jean Daniel dans *Le Nouvel Observateur*, et l'article de Patrick Kéchichian dans *Le Monde*! Je ne dispose pour publier les textes en défense que de mon site «Vaisseaux brûlés», [perso.wanadoo.fr/renaud.camus](http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus). C'est mieux que rien, mais c'est dérisoire en regard des forces médiatiques déchaînées contre moi.

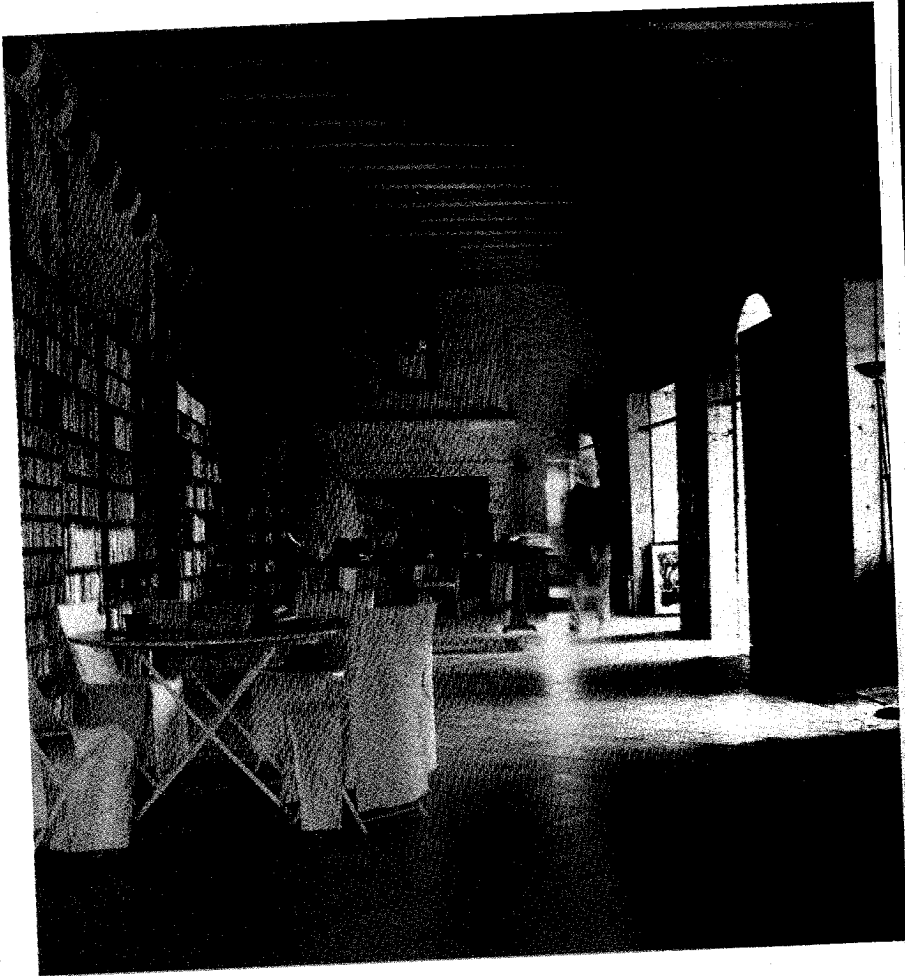
**La question du scandale liée à des propos sur «les Juifs» est aussi la «matière» d'autres de vos ouvrages. Je pense à *L'Ombre gagne*, le roman que POL a refusé de publier, que vous décrivez, entre autres, dans *Etc.* Il s'agirait d'un livre dont les seuls personnages seraient «les phrases et les idées». Les premières pages débuteraient par un «délire antisémite», «prix à payer» pour un «discours en roue libre». On commencerait par «le plus inadmissible», qui permettrait ensuite de dire «littéralement n'importe quoi». Pouvez-vous préciser votre objectif en**

écrivant *L'Ombre gagne*? La description que vous en faites laisse à penser que votre souci était strictement rhétorique. Comment conciliez-vous ce souci avec la vigilance politique? Première précision: je n'ai pas tenu le moindre propos sur «les Juifs». J'ai noté dans un volume de *journal*, quelques réflexions sur un groupe étroit de journalistes juifs, qui bien entendu — c'est un point très important — se désignaient eux-mêmes comme tels, au cours d'une émission de radio dont les participants réguliers tenaient des sortes d'«emplois», comme au théâtre: «le catholique», «le communiste repent», «l'homme de droite», «le juif d'origine polonaise et de famille récemment émigrée» qui parle régulièrement de ce que c'était qu'être enfant dans une famille juive communiste populaire parisienne, etc. Aucune espèce d'«outing» de ma part, ni de généralisation sur «les Juifs». Des extraits bien choisis peuvent donner l'impression du contraire, mais il suffit de prendre le texte un peu en amont ou un peu en aval pour voir qu'il ne s'agit jamais que d'une étroite émission de France Culture, et d'un groupe étroit de journalistes juifs auxquels il est fait le reproche insignifiant d'«exagérer un peu» parce qu'ils ont tendance, selon moi, certains jours, à transformer une émission généraliste en émission presque communautaire. Pour prendre une comparaison triviale, et qui devra aussitôt être qualifiée, vous seriez membre d'un ciné-club, il y aurait beaucoup d'Italiens dans ce ciné-club, vous n'hésiteriez pas à écrire dans votre journal, certains jours, «les Italiens du ciné-club "exagèrent un peu"» à passer deux fois par semaine des films italiens. *Mutatis mutandis*, c'est exactement ce que j'ai écrit. Seulement j'étais bien conscient, l'écrivain, que le «mutandis» était énorme, et que l'adjectif «juif», pour des raisons historiques dont je suis aussi conscient que mes accusateurs, sinon plus (après tout le *Discours de Flaran*, par exemple, est le seul ouvrage qui tente d'expliquer tout l'art contemporain et sa dimension tragique par la référence à la Shoah et à l'Innommable en l'homme), que l'adjectif «juif», donc, ne pouvait pas être manié comme l'adjectif «italien» ou comme n'importe quel autre. Pour des raisons évidentes, et graves entre toutes, et les plus douloureuses de l'histoire, il est aussi imprononçable, en de certains contextes, que le Nom



de Dieu dans l'Ancien testament. Il est Ce-qui-ne-peut-pas-être-dit. À peine le prononce-t-on, l'écrit-on, la douleur juive, qui est aussi la douleur universelle, vous paralyse comme une tête de Méduse, vous foudroie, vous ne pouvez plus parler. Or, le Ce-qui-ne-peut-pas-être-dit, c'est très précisément le lieu même de la dignité et du risque d'écrire, pour un écrivain. Après tout, si vous permettez un rapprochement qui pourra sembler inconvenant, au regard de la douleur juive, justement, après tout parler de sexe et d'homosexualité sans le recours rituel à la fiction ou à l'anonymat, écrire *Tricks* en signant et datant, à la fin des années soixante-dix, c'était aussi affronter une impossibilité de parler, et de nommer — infiniment moins grave et plus « mondaine », si vous voulez, et qu'il peut être choquant de rapprocher un instant de l'autre, et de ce qu'elle recèle d'incommensurable; mais bien réelle cependant. C'est pourquoi à peine avais-je écrit la phrase incriminée — qui serait encore une fois absolument insignifiante n'était l'adjectif imprononçable —, je me suis interrogé aussitôt sur elle, et longuement, et sur moi, bien conscient que cette phrase entraînerait le scandale qu'elle a en effet entraîné. Le scandale n'est pas à rechercher. Mais il n'est pas raison suffisante, non plus, pour interdire de nommer ce qui peut l'être, et doit l'être — car nous ne saurions nous accommoder, en aucun sens, de l'In-nommable. Ce qui pourrait être raison suffisante, oui, c'est la douleur. La douleur a droit à tous les respects, même philosophiques. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'elle n'est pas un argument. Mais elle ne doit pas abuser de sa grandeur, et compromettre son caractère sacré en faisant office de simple moyen, pour interdire ce qui ne lui porte atteinte en aucune façon. Ce sont ceux qui lui font jouer ce rôle indigne d'elle qui méconnaissent son caractère unique. La douleur juive, et la douleur des Juifs, ne doivent pas servir à empêcher qu'on fasse une réflexion critique insignifiante sur quatre ou cinq journalistes juifs dont on trouve à l'occasion qu'ils « exagèrent un peu ».

La référence à *L'Ombre gagne*, devenu 325g (le poids du volume) est très délicate dans le contexte actuel, essentiellement journalistique, pour le meilleur et pour le pire, c'est-à-dire éminemment a-littéraire, si ce n'est anti-littéraire. En même temps il ne s'agit pas du tout de s'abriter derrière la « littérature » pour échapper à ses responsabilités. Je pense que rien n'est plus « responsable » que la littérature. Et je suis de ceux qui pensent que Brasillach (auquel on m'a gracieusement comparé, dans la non-polémique actuelle) n'avait pas volé les balles qui l'ont percé. Cela dit *L'Ombre gagne* ou 325g relève d'un projet littéraire ou même « philosophique » — si je puis le dire pas trop prétentieusement — qui n'a pas grand chose à voir avec l'écriture d'un journal, ni avec la controverse actuelle. Il s'agissait de rendre à l'expression déconsidérée « roman d'idées » son sens plein, et de faire un « roman » où les idées seraient les seuls personnages: les bonnes, les gentilles, les monstrueuses, les idiotes, les banales, les inattendues, les révoltantes, etc., toutes, en un carrousel assez semblable, toute proportion de génie gardée, à *Bouvard et Pécuchet* auquel était d'ailleurs emprunté l'exergue (« *Cependant, quelle démarcation établir entre les phrases innocentes et les coupables ?* »). Il s'agissait d'explorer tout ce qui peut être pensable. Et le prix à payer pour ce privilège redoutable, c'était de commencer par ce qui me semblait le plus inadmissible, et pouvait le moins (croyais-je), m'être attribué: l'antisémitisme, et en l'occurrence il est délirant, ou bien l'opinion à peine moins répugnante que le sida était le juste châtiement des homosexuels. Une fois qu'on a passé ce barrage de l'inadmissible absolu, tout peut être pensé un moment — et non pas *cru*, bien entendu. Il s'agit d'un roman. Et il n'est pas d'idée qui n'y rencontre son contraire, de sorte que celui qui les émet est un personnage impossible, personne, Personne, Ulysse Personne.



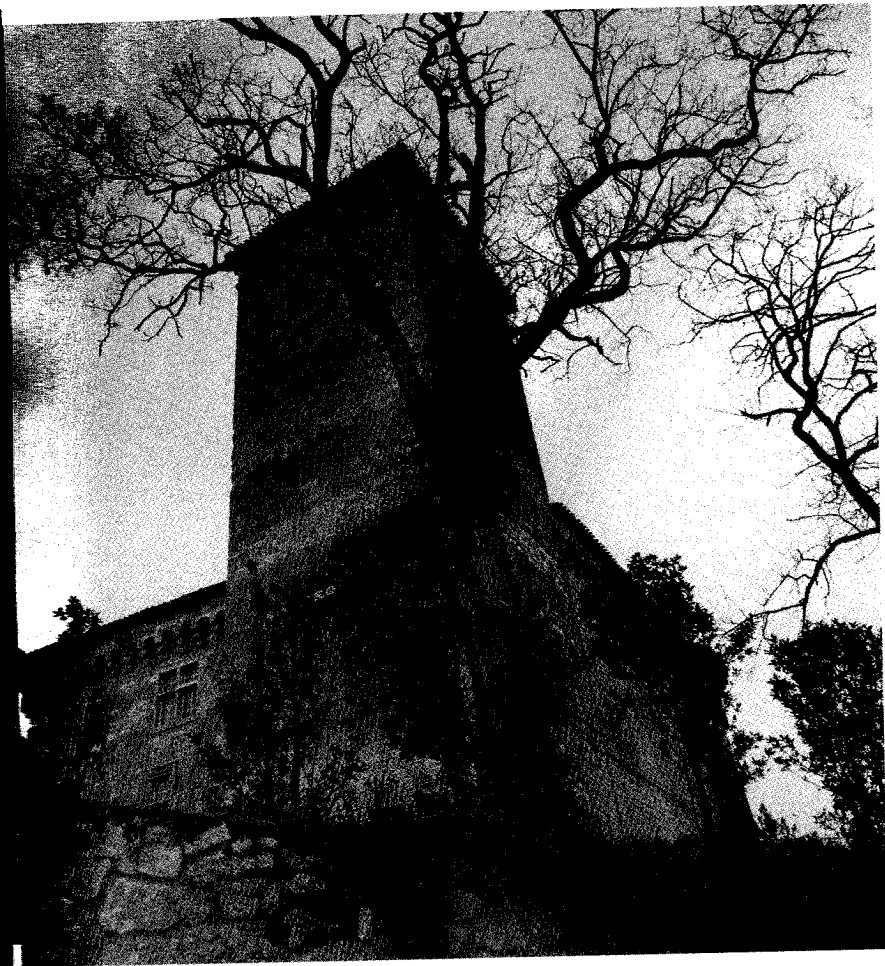
dans mon roman, *L'Épuisant Désir de ces choses*. Ce n'est nullement mon cas et l'auteur de *La Campagne de France*, lui, est bien présent et vous répond du mieux qu'il peut. *L'Ombre gagne* n'a jamais été publié. Plusieurs éditeurs l'ayant refusé, soit qu'ils l'aient jugé scandaleux, soit qu'ils n'en aient pas compris le projet, soit que ce projet soit imbécile, ce qui se peut, soit que le livre soit mauvais, tout simplement. Mais le statut de « non-livre » va assez bien à cette œuvre de « Personne », comme seu-

lement par oui-dire. Le rapprochement avec la crise actuelle est à la fois inévitable et absurde — inévitable d'un point de vue journalistique, absurde d'un point de vue littéraire ou « philosophique »; sauf peut-être (éventuellement) à un niveau très profond, très complexe, très ombreux, pour le coup, et qu'il faudrait un siècle pour explorer. Je doute qu'il me soit accordé.

**« JE PENSE QUE RIEN N'EST PLUS RESPONSABLE QUE LA LITTÉRATURE. »**

Alors que nombre de vos détracteurs parlent à votre propos de « péjorisme », Alain Finkielkraut vous soupçonne, quant à lui, de « maurrasisme ». D'autres parlent encore de Barrès, chez qui l'on retrouve cet attachement qui est le vôtre à « l'expérience française », un égotisme littéraire, et l'opposition qui vous est familière entre métissage et cosmopolitisme. Êtes-vous un lecteur de Maurras, et/ou de Barrès? Vous reconnaissez-vous dans ces références?

Je ne suis pas du tout un lecteur de Maurras, mais j'ai été ardemment, dès mon jeune âge, un lecteur de Barrès. Toutefois, il s'agissait surtout du premier Barrès, celui du *Jardin de Bérénice*, pas celui de *Colette Bandoche*, ou des *Bastions de l'Est*, qui m'a toujours plutôt rasé. J'aimais beaucoup aussi *Un jardin sur l'Oronte*, ne serait-ce qu'à cause du titre qui me faisait rêver. À 14 ou 15 ans j'avais fondé à l'école Massillon, à Clermont-Ferrand, un journal intitulé *Les Nouvelles Taches d'encre*, en hommage au journal de



## «J'AIME L'ÉTRANGER COMME ÉTRANGER, ET NON PAS TOUJOURS COMME SEMBLABLE.»

jeunesse de Barrès. Ce qui me valut d'assister aux fêtes du centenaire de Barrès, à Nancy et sur *La Colline inspirée*, en 1962, à 15 ans, et de me lier d'amitié avec le fils de Barrès, Philippe, «grande figure de la Résistance», comme on dit, et l'un des premiers ralliés à de Gaulle en 1940. On expédie un peu vite, et ridiculement, l'héritage intellectuel (et stylistique) barrésien qui fut par exemple un des ciments, plus tard (avec l'amour des jeunes gens), de mes relations avec Aragon, barrésien de la première et de la dernière heure (je ne sais pas bien pour qui c'est compromettant). Cela dit je réclame un «*droit d'inventaire*», comme dit Lionel Jospin. Je me souviens que mes relations d'amitié avec Philippe Barrès furent très sérieusement affectées par un article enthousiaste des *Nouvelles Taches d'encre* sur... Romain Rolland. Il fallait choisir, selon lui.

**Qu'est-ce qu'être français? Cette question, centrale dans votre œuvre, est sans doute également essentielle pour ces Français de «première ou deuxième génération» – parmi lesquels vous comptez certains des collaborateurs du «Panorama», et à propos desquels vous écrivez pourtant qu'ils «ne participent pas directement de l'expérience française». Il nous semble que vous avez jusqu'à présent proposé deux types de réponses à la question. La première, accueillante, pourrait être une définition «par le désir» ou «par le goût»: être français, c'est aimer tel ou tel produit de la culture française («*Français par Montaigne, par Marivaux, par le canard Gédéon et le foie gras de canard...*»). La seconde, en revanche, dessine des frontières et en contrôle la traversée: être français, ce serait s'inscrire dans «une expérience pétrie de quinze siècles» – au risque de faire de la France une nature inatteignable.**

Des deux conceptions de la «francité» que vous proposez, j'assume entièrement la première. La seconde, en revanche, ne se trouve nulle part dans mes livres, ni dans ma «pensée». Je n'ai jamais, au grand jamais, écrit ni pensé une seule seconde qu'«une expérience pétrie de quinze siècles» était nécessaire pour être français (et encore moins pour parler à la radio de la France et de la culture française, contrairement à ce que prétend à tout vent M<sup>me</sup> Laure Adler). Je crois seulement qu'être français par le temps, par l'ex-

périence de l'histoire, et par les morts, car là aussi les morts ont leur poids (c'est peut-être Barrès qui ressort), c'est aussi un mode – d'ailleurs tout à fait insuffisant en soi, car c'est le travail de la pensée qui est ici déterminant – d'être français; et que ce mode là ne doit pas être négligé, ni humilié. Je crois aux lois de l'hospitalité. J'aime infiniment la tradition française (pas toujours très bien respectée, certes) d'accueil aux victimes de l'injustice et de la tyrannie, aux réfugiés, aux humiliés, aux offensés (et aussi à l'intelligence, à l'art, et à l'amour, et au désir). J'aime passionnément l'étranger. Et je l'aime comme étranger, et non pas toujours comme semblable, ou comme «contemporain», ce qui me semble un annexionnisme ou un réductionnisme insupportables. J'aime l'art dans son éloignement, dans sa *lontananza*, voire dans son inintelligibilité («*comprendre une œuvre d'art, c'est mesurer exactement les raisons qui nous la rendent inintelligible à jamais*»); et l'homme à sa juste distance, dans son «étrangèreté» radicale, dans son irrésistible différence – cela malgré l'homo-sexualité, dont on n'a pas assez dit à quel point elle était ouverture au monde, et à l'autre, par l'inséprouvable désir (s'il y a un domaine dans lequel, au moins, je ne risque pas d'être traité de raciste, c'est bien celui du désir, et de l'amour!). Mais par goût des lois de l'hospitalité, je comprends, et il m'arrive d'éprouver, le chagrin des hôtes ayant accueilli de nombreux hôtes (il est beau, et merveilleusement riche de sens, qu'en français il n'y ait qu'un seul mot pour ces deux conditions) lorsqu'ils entendent ceux-ci, à l'occasion, discuter de l'avenir de la maison, des travaux qu'on va faire, des aménagements nécessaires, sans leur donner, à eux aussi, voix au chapitre.

**Filons la métaphore. Pouvez-vous donner des exemples précis d'hôtes qui «discutent de l'avenir de la maison et des travaux qu'on va faire sans donner à leur hôte voix au chapitre»? Quand on est d'origine étrangère, en quoi le fait de s'aventurer sur Proust (dont on prononcerait mal les noms des personnages), sur Bossuet ou Chateaubriand (pour reprendre vos exemples) revient-il à modifier la maison sans demander l'avis de je ne sais quel propriétaire?**

Vive protestation: je n'ai à aucun moment parlé de «propriétaires». L'exemple précis, cité dans *La Campagne de France* et à ce titre objet de scandale, est une grande émission en quelque sorte «officielle», annoncée longtemps à l'avance, sur une radio nationale à laquelle participaient exclusivement, ou presque exclusivement, des journalistes et écrivains qui avaient longuement parlé plus tôt, ou écrit (y compris des livres), sur leur expérience d'immigrés ou celle de leur famille. Il va sans dire que je ne dénie en aucune façon à ces journalistes le droit de s'exprimer sur la question. Je pense même, et j'écris très expressément, qu'ils y ont peut-être plus de droit que d'autres, sachant plus intimement de quoi ils parlent. Mais je pense qu'il serait honnête, ou convenable, sur une question de cette importance, dans une émission préparée de longue date, etc., que soit aussi représentée, ou un peu plus largement représentée, la voix de ceux qui n'ont pas avec l'immigration un rapport personnel ou un rapport de famille aussi étroit. Bref je crois que la question de l'immigration, qui pour le coup engage l'avenir de la maison, ne doit pas pouvoir apparaître, à moins d'un échange improvisé, bien sûr, comme un sujet réservé aux immigrés ou aux enfants d'immigrés. Ils ont autant que les autres le droit de parler, ils n'en

ont pas un droit exclusif, ou presque exclusif. Pour le reste vous avez tout à fait raison: «le fait de s'aventurer sur Proust, sur Bossuet ou sur Chateaubriand» ne revient pas «à modifier la maison sans demander l'avis etc.». Mais je n'ai jamais rien écrit de pareil. J'ai pu envisager, dans le «stream of consciousness» que reflète fidèlement un journal tel que le mien, une hypothèse qui pourrait être (un peu abusivement) rapprochée de celle-là. Mais c'était pour l'écartier dès le paragraphe suivant: parler de Proust et du faubourg Saint-Germain du petit Marcel, «le profond de la campagne française n'y préparerait pas davantage.»

**Dans l'un des passages qui vous sont reprochés, vous vous dites hostile aux quotas, mais vous réclamez «un équilibre de bon sens» qui leur ressemble fort: il pose la question de la majorité, des minorités (vous évoquez les homosexuels, les Auvergnats et les Arabes) et de la place qui leur revient. Dans ces conditions, qui devrait décider de cet équilibre et selon quels critères? Étant vous-même homosexuel, avez-vous le sentiment de faire partie d'une minorité? Et admettriez-vous d'être invité à ce titre comme collaborateur d'une émission comme le «Panorama»?**

«L'équilibre de bon sens» me paraît emphatiquement et maladroitement bafoué lorsqu'une discussion «officielle» sur l'immigration se déroule exclusivement ou presque exclusivement entre membres de familles immigrées. Ce sont des maladroites de cette sorte qui pourraient amener d'aucuns, un jour, à réclamer quelque chose qui ressemblerait à des quotas, horrible perspective. Sur des sujets généraux, il me semble qu'une bonne pratique journalistique consiste à veiller à la diversité des panels et des équipes, de sorte qu'ils reflètent à peu près, mais bien sûr très «à peu près», la diversité de la population, y compris du point de vue de l'âge, par exemple. Je suis depuis toujours effrayé par la violence et la brutalité du langage à l'égard des personnes âgées. La bassesse et l'ignominie des insultes à l'égard des hommes ou des femmes politiques ou des chanteurs de rock qui ont dépassé l'âge admis par la *doxa* journalistique et populaire est certainement ce qui ressemble le plus à la grammaire antisémite de jadis, dans son langage et ses images.

Je fais partie de dizaines de «minorités», comme tout le monde. Il m'est arrivé aux temps héroïques d'être invité «en tant qu'homosexuel» à participer à telle ou telle émission déterminée. Je m'y suis rendu sans plaisir particulier parce qu'il me semblait qu'il fallait le faire. Mais je serais le premier à protester si dans une émission «généraliste» il était question trois fois par semaine de «littérature homosexuelle», de la pédérastie comme système d'éducation dans la Grèce classique ou de la vie quotidienne dans le Marais.

**Pensez-vous que le passage que vous consacrez au «Panorama» eût suscité un scandale identique s'il avait été question d'homosexuels? Ou plutôt, pensez-vous que pareil scandale eût éclaté si un écrivain hétérosexuel avait regretté la «surreprésentation» des homosexuels dans telle ou telle émission généraliste de telle ou telle radio de service public?**

Je pense évidemment qu'avec n'importe quel autre adjectif les mêmes phrases n'auraient suscité aucune réaction, ou des réactions d'amusement, ou de léger agacement de personnes particulières. *Homosexuel*? On aurait ri, si la phrase dans laquelle était serti cet adjectif avait concerné un sujet aussi mince qu'une émission de France Culture, et si elle se fut trouvée vraie: *a fortiori* si c'était moi qui l'avait écrite! Sous la plume d'un écrivain hétérosexuel, elle aurait peut-être suscité quelques protestations, pas bien méchantes étant donné l'étroitesse du sujet, et son caractère de phrase au fil de la plume. Mais encore une fois, l'adjectif étant ce qu'il est, le fil de la

plume est interrompu, dans *La Campagne de France*, et l'auteur s'interroge sur ce qu'il vient d'écrire, et sur son droit de l'écrire.

**Pouvez-vous préciser ce que vous disiez tout à l'heure, à propos de l'homosexualité comme «ouverture au monde, et à l'autre»?**

Oh, c'est une réflexion tout à fait banale: l'homosexualité heureuse, par la facilité des rapports humains qu'elle implique, fait que n'importe quelle rue de Paris ou de Montpellier peut ouvrir tout soudain sur le Portugal, sur la Syrie, sur le Pérou, la Creuse ou le Japon, les ambassades ou les ateliers de plomberie, les casernes de pompiers ou la studieuse et torride intimité du plus grand spécialiste mondial de la grammaire ouzbek; et n'importe quel voyage en Italie, en Espagne, au Brésil ou au Sénégal, sur des chambres et sur des récits, sur des nuances de sens, sur des éloignements

soudain tout proches, comme une peau sous la lèvre ou la main. À des degrés divers selon les époques et les âges de la vie, bien sûr, l'homosexuel heureux est un Asmodée, le diable boiteux, qui soulève les toits des maisons et des cœurs. Pour autant il n'y est pas «chez


lui», il faut le préciser. Rien ne me paraît moins attrayant, même si c'est ce qui nous pend au nez, qu'un monde où l'on serait «partout chez soi», jamais à l'étranger, jamais «ailleurs»: où il n'y aurait plus d'étranger: où le semblable aurait définitivement vaincu et où nous serions tous les mêmes, jamais loin de nous-mêmes, sous l'œil atone de Big Brother. Peut-être que l'homosexualité (c'est une théorie farfelue qui me vient en vous écrivant), par le sacrifice qu'elle fait d'emblée au semblable sexuel, se ménage les dieux de l'étrange, et de l'étranger dans son étrangère adérable, dans sa *lontananza* attirante entre toutes, comme celle de l'art. Nous aimons les êtres dans leur mystère. Dieu seul les aime dans leur évidence. Et quand je dis Dieu...

**Comment conciliez-vous la passion des origines dont vous témoignez (l'origine conçue comme saveur des êtres et une raison de les aimer) avec la nécessité dont vous faites état d'une «sculpture de soi», c'est-à-dire dans certains cas que vous décrivez («le peuple»), d'un arrachement à ses déterminations sociales et historiques?**

Je concilie sans aucune difficulté. La «sculpture de soi», c'est l'exercice permanent du jugement, et donc du choix, moral et esthétique. Si l'héritage familial c'est la méconnaissance de l'art, de la beauté, de l'interrogation ontologique ou du souci de la langue, le «sculpteur de soi» peut choisir de quitter, sans nécessairement le renier, et sans mépris, cette part-là de l'héritage. Mais le même héritage peut-être en même temps un ciel, une lumière, un ensemble de mythes et de noms, et de prénoms, tout un roman familial ou collectif dont l'être peut tirer une partie de sa saveur et, pour moi, en tout cas, une grande part de sa séduction. Il a été écrit récemment que je «réduisais les individus à leur origine». C'est totalement absurde. Je crois que l'origine est parmi d'autres, parmi beaucoup d'autres, un moyen de comprendre et surtout une raison d'aimer – jamais de ne pas aimer. Et cela pour les idées comme pour les êtres. J'ai le goût, qui n'est pas criminel, je crois – c'était celui de Bachelard –, des idées qui apportent avec elles leurs paysages, leur humus, leurs chemins, ne serait-ce que les chemins qui ont mené jusqu'à elles. C'est une des définitions possibles de la «bathmolo-

«LE DIABLE BOITEUX  
QUI SOULÈVE  
LES TOITS  
DES MAISONS.»





«DES IDÉES QUI  
APPORTENT AVEC ELLES  
LEURS PAYSAGES.»

tinguer toujours, d'exercer son jugement. « Tu ne jugeras pas », parole la plus impie à l'égard de l'homme. Il n'y a pas à défendre le tout de la langue ou à l'abandonner en bloc. Il y a à distinguer et à distinguer encore entre ce qui est précieux, parce que tout un pan de la perception du monde et tout un mode de la présence y est attaché (les modes grammaticaux sont des modes de la présence), et ce qu'on peut laisser mourir sans regret, parce que ça n'appartenait qu'à une classe, à un moment, à une fantaisie plus ou moins heureuse de l'histoire.

**Vous avez fait de votre site internet un usage pour l'instant majoritairement littéraire (une forme interactive de livre). Allez-vous mettre en ligne *La Campagne de France* ? Envisagez-vous aussi le net comme un lieu de repli éditorial ?**

**Par ailleurs la pratique de l'hypertexte consiste-t-elle pour vous à expérimenter un peu plus avant la question du sens dans la définition que vous en donnez : ce qui nous quitte, en abandonnant au lecteur des fragments de texte dépourvus de contexte, quitte à (ou au risque de) leur donner un sens imprévu (et dangereux).**

gie», science barthésienne des degrés du langage, de la spirale du sens, qui sait que deux opinions peuvent paraître semblables et être en fait parfaitement contradictoires, parce qu'elles ne se situent pas « au même niveau de la spirale ». Je pense ici à cette princesse italienne qu'on honorerait à Rome comme un pionnier de l'antifascisme, et qui de fait avait été une des premières et des plus irréductibles ennemies de Mussolini; mais cela parce qu'elle le trouvait vulgaire et ne lui pardonnait pas d'avoir été socialiste, pas du tout parce que c'était un dictateur.

Le journal suit heure par heure « la spirale du sens ». Évidemment si on choisit de l'arrêter arbitrairement, on s'expose à une mécompréhension totale (et moi à de graves dangers). Ce que lui a d'ailleurs prévu : « *Les sociétés qui ne me lyncheraient pas, ce serait par suite d'un malentendu. Et c'est probablement avec elles que serait le plus réel mon désaccord profond.* »

**Quelque chose me gêne dans la façon dont vous défendez un certain usage du français : chaque fois, vous associez votre préférence pour une langue classique et des considérations sur la « décadence » du français. Or on peut observer chez la majorité des défenseurs de la langue française tout un réseau métaphorique qui lie le déclin supposé de la langue à l'étranger, ou au métissage. Je ne crois pas que ce soit le cas chez vous, mais le motif du métissage est si essentiel dans vos écrits que la proximité de ces deux questions peut prêter à confusion.**

**En outre, parler comme vous le faites de « crise de la langue » ne revient-il pas à naturaliser la langue, et à refuser que la crise puisse être la condition même de la langue ?**

J'écris des livres pour essayer de débrouiller certains écheveaux sémantiques, et de les débrouiller *en moi*, pour commencer; pas pour déverser sur le public une quelconque sagesse antérieure, et préalable à l'écriture. J'essaie d'être « écrivain », je ne suis pas philosophe, ni théoricien. Ai-je parlé de « crise de la langue » ? Je me souviens, en revanche, avoir appelé la langue « une grande école de la renonciation ». Le sens est ce qui nous quitte, voilà ce que je crois. La langue aussi, certainement. Qui parle de « *saluer gaiement nos dieux prêts à partir* » ? Hugo ? Musset ? Toulet comme je l'espère ? Je crois que l'important est de *distinguer*, et de dis-

Non, je ne vais pas mettre *La Campagne de France* sur mon site internet, ça n'aurait aucun intérêt « intertextuel ». Il ne s'agit pas pour moi de « mettre des livres » sur le réseau, pratique qui peut avoir son intérêt et ses mérites, mais qui n'a rien à voir avec la production d'hypertextes qui, eux, ne sauraient avoir d'existence, pour des raisons formelles, que sur le réseau. Et je n'envisage pas l'hypertexte comme « un lieu de repli éditorial ». D'abord je n'en suis pas tout à fait là, mais surtout mon intérêt à son égard est d'un autre ordre, comme vous l'entrevoiez : formel, « bathmologique », sémantique. Mon problème a toujours été la forme linéaire du sens, et du texte, et du livre. Continuer un livre, une idée, une phrase, ce n'a jamais été pour moi les allonger mais les creuser, en cavatine, en abyme, en n'importe quel point de leur cours. Les *Eglogues, P.A.*, se colletaient à cette conviction mienne sur le sens et sur le récit – à savoir qu'ils sont arborescence, strates, jeux des niveaux, perpétuels carrefours – par le recours roussélien à la parenthèse dans la parenthèse, et surtout le recours à la note, et à la note à la note à la note, qui avait l'avantage de figurer visuellement, sur la page, les strates successives et contradictoires du sens (ce que le *journal*, lui, figure par ses méandres et sa spirale infinie). Mais on butait rapidement sur les limites des possibilités matérielles du volume (voire celles de la patience du lecteur, nécessairement *semé*, ce beau mot : semen, sens et foutre. « *Dieu des hommes semés, sera-ce jamais fait ?* »). Le réseau permet la résolution de ce problème spatial, et c'est en quoi il est, pour moi, une forme heureuse, et aussi, virtuellement, pour tous, une grande aventure de l'esprit. J'ai toujours estimé que *penser* c'était *penser ensemble* – non seulement au sens de Gadamer, qui célèbre les vertus herméneutiques de l'échange et du dialogue, et il a raison, mais au sens où « comprendre » (et « créer » certainement, projeter), c'est *toujours tenir ensemble* deux ou plusieurs idées, éventuellement contradictoires; deux ou plusieurs images, ou strates du sens. Sur le réseau, grâce au « lien », si bien nommé, il n'est pas de mot qui ne puisse être rendu à son statut primordial et dangereux de carrefour – là où combien d'Œdipe, éternellement, règlent leurs comptes avec combien de Laïos, ou de Laïus, pas mal nommé non plus. ●